

## **LA JEUNE FILLE , LE DIABLE ET LE MOULIN**

### **L'EAU DE VIE**

**Deux contes de Grimm**

**Adaptés et mis en scène par Olivier Py**

## Biographie des Frères Grimm

Sous l'appellation de frères Grimm, on désigne les linguistes et collecteurs de contes Jacob Grimm et Wilhelm Grimm.

La famille est originaire de Hesse. Les grands-parents et arrières grands-parents étaient de confession réformée. Les parents Philipp Wilhelm et Dorothea Grimm eurent neuf enfants dont seuls Ferdinand, Ludwig Emil, Charlotte, Jacob et Wilhelm Carl survécurent. La maison natale des frères Grimm donne sur l'ancienne place d'armes de la ville d'Hanau.

Jacob naquit le 4 janvier 1785 et Wilhem le 24 février 1786. En janvier 1791, le père, Philipp fut nommé fonctionnaire dans sa ville natale de Steinau en Kinzig où la famille emménagea. C'est en 1796 que mourut leur père à l'âge de 45 ans. La mère, afin d'assurer à l'aîné toutes ses chances d'accéder à une carrière juridique envoya les deux enfants auprès de leur tante dans la ville de Kassel. Jacob fréquenta l'université de Marbourg et y étudia le Droit tandis que son frère le rejoignit un an plus tard pour suivre le même cursus. Un de leurs professeurs, Friedrich Carl de Savigny, ouvrit sa bibliothèque privée aux jeunes étudiants avides de savoir et déjà férus de Goethe et Schiller, pour leur faire découvrir les romantiques et les Minnesänger.

Jacob Grimm revint à Kassel où entre temps sa mère était aussi revenue. Wilhem Grimm termina ses études à Marbourg l'année suivante en 1806. Ils vécurent ensemble avec leur mère à Kassel. Jacob trouva une place de secrétaire à l'école de guerre de Kassel. A la suite de la guerre napoléonienne contre la Prusse et la Russie, qui commença peu après sa nomination et qui vit l'influence de Napoléon sur Kassel, l'école de guerre fut réformée et il se trouva à nouveau en charge du ravitaillement des troupes combattantes ce qui lui déplaisait et le poussa à quitter son poste. Wilhem Grimm qui était d'une constitution malade était à cette époque sans emploi. De cette période misérable mais qui les trouva très motivés, date le début de la compilation des contes et histoires qui nous sont parvenus aujourd'hui.

Après le décès de leur mère le 27 mai 1808 Jacob dû prendre en charge toute la famille en qualité d'aîné. Il prit donc à Kassel, un poste de directeur de la bibliothèque privée de Jérôme (frère de Napoléon, et récemment fait roi du jeune royaume de Westphalie). Bien qu'il ne fut pas contraint à cette position et bien qu'il consacra une grande partie de son temps à ses études, Jacob avait pendant l'année 1809 une place d'assesseur au conseil d'état.

En 1809, Wilhem en raison de sa maladie, effectua une cure à Halle qui dû aussi être financée par Jacob. Il résida au château de Giebichenstein (qui appartient au compositeur Johann Friedrich Reichardt) et enfin à Berlin où il rencontra Clemens Brentano avec lequel il fit la connaissance d'écrivains et d'artistes berlinois comme par exemple Ludwig Achim von Arnim. Lors de son voyage de retour à Kassel, Wilhem rencontra aussi Goethe qui l'assura dans ses "efforts en faveur d'une culture longue et oubliée".

Depuis 1806, les frères Grimm avaient rassemblé des contes et depuis 1807 avaient publié dans des revues des articles sur les Maîtres troubadours. A partir de 1810 les frères Grimm se retrouvèrent à nouveau ensemble à Kassel et en 1811, Jacob fit paraître son premier ouvrage sur les "Maîtres troubadours allemands".

Un dessin de l'un des deux frères, daté de 1829, ainsi que des illustrations des contes sont signés du peintre et dessinateur Ludwig Emil Grimm.

L'académie de Berlin écrivait en janvier 1860 : Le 16 janvier dernier est décédé Wilhelm Grimm, membre de l'académie qui a fait briller son nom au titre de linguiste allemand et collecteur d'histoires. Le peuple allemand est aussi habitué à l'associer à son frère aîné Jakob. Peu d'hommes sont honorés et aimés comme le sont les frères Grimm, qui en l'espace d'un demi-siècle se sont soutenus réciproquement et fait connaître dans un travail commun.

Les œuvres les plus notoires de Jacob et Wilhelm Grimm sont la collection des contes et histoires pour enfant ainsi que le dictionnaire d'allemand. Celui-ci se proposait

d'expliquer chaque mot de la langue allemande dans son usage et sa signification. Mais les deux frères avaient sous-estimé le travail qu'ils auraient dû accomplir. Bien qu'ayant commencé cette tâche en 1838 le premier volume ne parut qu'en 1854 et seuls quelques volumes purent être édités de leur vivant. Les générations ultérieures de linguistes poursuivront cette œuvre et cent vingt trois ans plus tard, le 4 janvier 1961 le 32ème volume de ce dictionnaire fut enfin édité.

En 1957 une nouvelle révision de cette oeuvre gigantesque a été entamée et le premier volume de ce travail a été publié en 1965.

## LES DEUX CONTES DES FRERES GRIMM

**Olivier Py nous propose l'adaptation de deux contes de Grimm dont voici les textes intégraux :**

" La Jeune fille, le diable et le moulin " s'inspire du récit des frères GRIMM " La jeune fille sans mains " .

### **La Fille sans mains**

conte recueilli par

Jean **Fleury**<sup>1</sup>

Une dame avait une fille si belle, que les passants, quand ils l'apercevaient, s'arrêtaient tout court pour la regarder. Mais la mère avait elle-même des prétentions à la beauté et elle était jalouse de sa fille. Elle lui défendit de se montrer jamais en public ; cependant on l'apercevait quelquefois, on parlait toujours de sa beauté ; elle résolut de la faire disparaître tout à fait. Elle fit venir deux individus auxquels elle croyait pouvoir se fier et elle leur dit :

- Je vous promets beaucoup d'argent et le secret, si vous faites ce que je vous dirai. L'argent, le voilà tout prêt. Il sera à vous quand vous aurez accompli mes ordres. Acceptez-vous ?

La somme était considérable. Ceux à qui elle s'adressait étaient pauvres ; ils acceptèrent.

- Vous jurez de faire tout ce que je vous dirai ?

- Nous le jurons.

---

<sup>1</sup> Texte établi sur un exemplaire (BmLx : norm 918) de *Littérature orale de Basse-Normandie (Hague et Val-de-Saire)* par Jean **Fleury** parue à Paris chez **Maisonneuve et Cie** en 1883 volume IX de la collection *Les Littératures populaires de toutes les nations*.

- Vous emmènerez ma fille ; vous la conduirez dans une forêt loin d'ici et là vous la tuerez. Pour preuve que vous aurez accompli mes ordres, vous m'apporterez, non pas seulement son coeur, car vous pourriez me tromper, mais aussi ses deux mains.

Les hommes se récrièrent.

- Vous avez promis, leur dit-elle, vous ne pouvez plus vous dédire. De plus, vous savez la récompense qui vous est réservée. Je vous attends dans huit jours.

Les voilà donc partis avec la jeune fille. On lui dit qu'il s'agissait de faire un petit voyage dans l'intérêt de sa santé. Elle fut bien un peu étonnée du choix de ses deux compagnons de voyage, mais le plaisir de voir du nouveau lui fit oublier cette circonstance. Elle les suivit donc sans inquiétude.

Quant à eux, ils ne laissaient pas d'être troublés. La jeune fille s'était toujours montrée bonne pour eux ; elle leur avait rendu divers petits services ; il était bien pénible d'avoir à lui ôter la vie.

On chevauche, on chevauche dans les bois. On arrive enfin à un endroit bien désert. Les hommes s'arrêtent et font connaître à la jeune fille l'ordre de sa mère.

- Est-ce que vous aurez la cruauté de me tuer ? leur demanda-t-elle.

- Nous n'en avons pas le courage ; mais comment faire ? Nous avons juré de rapporter à votre mère votre coeur et vos mains. Le coeur, ce ne serait rien ; celui des bêtes ressemble à celui des hommes ; mais vos mains, nous ne pouvons tromper votre mère là-dessus.

- Eh bien ! coupez-moi les mains et laissez-moi la vie.

On tue un chien, on lui enlève le coeur ; cela suffira. Quant aux mains, il faut bien se résoudre à les lui couper.

On se procure d'abord de cette herbe qui arrête le sang ; puis, l'opération faite, on bande les deux plaies avec la chemise de la jeune fille ; on emporte les mains et on abandonne la malheureuse victime dans le bois, après lui avoir fait promettre de ne jamais revenir dans le pays de sa mère.

La voilà donc toute seule dans la forêt. Comment se nourrir sans mains pour ramasser les objets, pour les porter à sa bouche ? Elle se nourrit de fruits, qu'elle mordille comme elle peut ; mais les fruits sauvages ne sont guère nourrissants. Elle entre dans le jardin d'un château et là elle mordille les fruits qu'elle peut atteindre, mais n'ose se montrer à personne.

On remarque ces fruits mordillés. Presque tous ceux d'un poirier y ont déjà passé. On se demande qui a pu faire cela ; un oiseau peut-être, mais encore quel oiseau ?

On fait le guet. Aucun gros oiseau ne se montre ; mais on aperçoit une jeune fille qui, ne se croyant pas observée, grimpe dans les arbres fruitiers. On la suit des yeux pour voir ce qu'elle fera. On la surprend mordillant les fruits.

- Que faites-vous là, mademoiselle ?

- Plaignez-moi, répond-elle en montrant ses deux bras privés de mains, plaignez-moi et pardonnez-moi.

Celui qui l'avait surprise était le fils de la maîtresse du château. La mutilation qu'on avait fait subir à la jeune fille n'avait pas altéré sa beauté, la souffrance lui avait même donné quelque chose de plus séduisant.

- Venez avec moi, lui dit-il, et il l'introduisit secrètement dans la maison. Il la conduisit dans une petite chambre et l'engagea à se coucher ; puis il alla trouver sa mère.

- Eh bien ! tu as été à la chasse, lui dit-elle ; as-tu attrapé des oiseaux ?

- Oui, j'en ai attrapé un, et un très beau. Faites mettre un couvert de plus ; mon oiseau dînera à table.

Il fit ce qu'il avait dit ; il amena la jeune fille à ses parents. Grand fut l'étonnement quand on la vit sans mains.

On lui demanda la cause de cette mutilation.

Elle répondit de manière à ne compromettre personne : elle ne se croyait pas encore assez loin pour que sa mère ne pût apprendre de ses nouvelles ; elle savait que dans ce cas ceux qui l'avaient épargnée seraient traités sans pitié, et elle supplia ceux qui l'interrogeaient de lui permettre de rester cachée.

Mais cela ne faisait pas l'affaire du jeune homme, qui s'était épris d'elle et désirait l'épouser. Sa mère combattit cette idée ; elle ne voulait pas d'une belle-fille sans mains, d'une bru qui lui donnerait peut-être des petits-enfants sans mains comme elle ! Le fils insista, et il insista tellement que sa mère lui dit :

- Épouse-la si tu veux, mais c'est bien contre mon gré.

Le mariage fut célébré ; les époux furent heureux, très heureux, mais ce bonheur ne dura pas longtemps. Bientôt après le mari fut obligé de partir pour la guerre. Ce fut avec de vifs regrets qu'il se sépara de son épouse, et il recommanda qu'on lui envoyât souvent de ses nouvelles.

Quelques mois après un serviteur vint lui apprendre que sa femme lui avait donné deux beaux garçons ; mais il l'engagea à revenir au plus tôt, parce que sa famille était mécontente qu'il eût épousé une femme sans mains.

Revenir, il ne le pouvait pas ; mais il écrivit à sa femme une lettre des plus aimables et une autre à sa mère, où il lui recommandait d'avoir bien soin de sa femme bien-aimée.



Mais, loin d'en avoir soin, on cherchait à s'en débarrasser. On écrivit au jeune marié que sa femme était accouchée de deux monstres. On s'empara des lettres qu'il avait écrites à sa femme et on en substitua d'autres dans lesquelles on lui faisait prononcer des accusations abominables contre elle et dire qu'il fallait qu'elle fût bien coupable, puisque Dieu, au lieu d'enfants, lui avait envoyé deux monstres. On finit par persuader à la jeune femme, à force de lui répéter, qu'après ces lettres il serait imprudent à elle d'attendre le retour de son mari, qui serait capable de la tuer, et que le meilleur pour elle c'était de s'en aller.

Elle se laisse persuader ; on lui donne quelque argent ; elle s'habille en paysanne et la voilà partie avec ses deux enfants dans un bissac, l'un en avant, l'autre en arrière ; mais sa mutilation la rendait maladroite ; en se penchant pour puiser de l'eau dans une fontaine, elle y laissa tomber un de ses enfants. Comment le retirer, puisqu'elle n'avait pas de mains ?

Elle adressa à Dieu une courte mais fervente prière, puis elle enfonça ses deux bras, ses deux moignons, dans la fontaine pour tâcher de rattraper l'enfant. Elle le rattrapa, en effet, et, en lui ôtant ses habits mouillés, elle s'aperçut que ses deux mains avaient repoussé ; Dieu avait entendu la prière de son amour maternel et lui avait rendu les membres qu'elle avait perdus.

Elle put dès lors travailler de ses mains et gagner la vie de ses deux enfants. Elle vécut ainsi douze longues années.

Quand son mari revint de la guerre, sa première parole fut pour elle.

Sa mère fut tellement furieuse de voir que, malgré tout ce qu'on lui avait dit contre sa femme, il l'aimait encore, qu'elle faillit se jeter sur lui pour le battre.

Il la laissa dire et demanda qu'on lui rendit sa femme. Le fait est que personne ne savait ce qu'elle était devenue. Il pensa qu'elle ne devait pas être morte cependant, et il se mit en voyage, décidé à la retrouver en quelque endroit qu'elle se fût retirée.

Il s'adressait à tout le monde pour avoir des renseignements. Il rencontra un jour un petit garçon, éveillé et intelligent, qui l'intéressa ; il lui demanda quelle était sa maman. L'enfant répond que sa maman a été longtemps sans mains ; qu'il a un frère du même âge que lui et, apercevant son frère, il l'appelle.

- Viens, lui dit-il, voici quelqu'un qui s'intéresse à nous et à notre mère.

Le second enfant était aussi aimable et aussi intelligent que le premier. Le voyageur les interroge sur leur vie passée. Tous les renseignements coïncident, il ne doute pas qu'il n'ait retrouvé sa famille.

- Et votre mère, mes enfants, où est-elle ? Allez me la chercher bien vite.

La mère, qui était à un étage supérieur, s'empresse de descendre. Il la reconnaît tout de suite, malgré ses douze années de séparation. On s'explique, on s'embrasse, on retourne au pays, on se réinstalle au château. Réconciliation générale.

Pas pour tous, cependant. La méchante mère, qui avait froidement ordonné de mettre sa fille à mort, fut enfermée dans un souterrain et dévorée par les bêtes.

(Conté par la mère Georges.)

### **Commentaire :**

Ce conte figure dans la plupart des littératures populaires. M. Sébillot en a publié deux versions différentes dans les *Contes populaires de la Haute-Bretagne* et dans les *Contes des Paysans et des Pêcheurs*. Le conte des frères Grimm : *Das Mädchen ohne Hände*, présente plusieurs des circonstances du nôtre. On trouve un conte semblable dans le *Pentamerone* et un autre dans les *Contes serbes*. Afanassiev en donne deux versions différentes avec des variantes sous le nom de *Kossorouchka* (La Fille aux bras coupés). Ces diverses versions diffèrent sur le motif de la mutilation. Dans les deux contes bretons, cette mutilation est l'oeuvre du diable. Dans l'un des contes russes, c'est une belle-soeur jalouse qui accuse la victime de tels méfaits que son frère veut lui couper la tête et se décide, par pitié, à ne lui couper que les bras. Les contes russes, les contes bretons et le conte haguais se ressemblent dans les faits qui suivent le mariage. Les autres racontent ces faits d'une manière toute différente. Le conte serbe s'accorde avec le nôtre pour le début. Mais le père est averti en songe que sa fille a été mutilée et laissée dans un bois. Il se met à sa recherche et la retrouve.

## L'eau de vie

Il était une fois un roi qui tomba malade et nul ne crut qu'il en réchapperait. Il avait trois fils qui l'aimaient beaucoup et en furent très affectés. Un jour qu'ils se trouvaient dans le jardin du palais et se lamentaient, ils virent -venir à eux un vieillard qui leur demanda le sujet de leur chagrin. Ils lui apprirent que leur père était très malade, que les remèdes n'étaient d'aucune efficacité, et que certainement il ne se rétablirait pas. Le vieux leur dit alors :- Je connais un remède, c'est l'eau de vie ; votre père guérira s'il en boit, mais il n'est pas facile à trouver. L'aîné dit :- Je la trouverai bien moi. Il se rendit auprès du roi malade et lui demanda l'autorisation de se mettre à la recherche de ce remède souverain. Mais le roi lui répondit qu'il préférerait mourir plutôt que de consentir à ce que son fils s'exposât aux dangers de cette expédition. Cependant le prince insista tant que le roi céda. Le jeune homme se disait : " Si je rapporte cette eau à mon père, je deviendrai le préféré et hériterai de la couronne. "Il se mit donc en route, et, après avoir longtemps chevauché, il trouva sur sa route un nain qui lui demanda où il allait si vite :- Méchant nain, cela ne te regarde pas, lui répondit-il avec hauteur. Et il continua sa route. Mais le, petit homme fut irrité de cette réponse et il lui jeta un sort. Le prince s'engagea bientôt entre deux montagnes, dans une gorge qui se resserra tellement qu'il ne, put bientôt plus avancer, il lui fut également impossible de revenir sur ses pas. Il voulut mettre pied à terre, impossible encore, il demeura donc dans cet état d'immobilité. L'auguste malade l'attendit longtemps, mais il ne revint pas. Le second prince demanda alors à son père l'autorisation de se mettre, à la recherche de l'eau salutaire. Le roi refusa également tout d'abord, mais il finit par céder. Le jeune homme prit donc le même chemin, et rencontra le même nain qui l'arrêta également et lui demanda où il se rendait avec tant de hâte. - Méchant nain, cela ne te regarde pas, lui répondit le second prince. Et il s'en fut sans se retourner. Mais le nain lui jeta également un sort et il s'engagea comme son frère dans une gorge d'où il ne put sortir. C'est le lot des orgueilleux. Voyant que ses frères ne revenaient pas, le troisième, prince sollicita à son tour l'autorisation de se mettre à la recherche de l'eau de vie et son père dut le laisser

partir. Il rencontra également le nain, et quand celui-ci lui demanda où il se rendait en si grande hâte, il arrêta son cheval et lui répondit obligeamment :- Je suis en quête de l'eau de vie, car mort père est à l'agonie. - Sais-tu où la trouver lui demanda le petit homme. - Non, répondit le prince. - Je vais te l'apprendre et te dire comment tu y arriveras, puisque tu t'es mieux conduit que tes frères. L'eau de vie jaillit d'une fontaine qui se trouve dans la cour d'un château enchanté ; tu n'y accéderas pas sans une baguette de fer et deux petits pains que je vais te remettre. Avec la baguette tu frapperas trois fois à la porte de fer du château et elle s'ouvrira ; à l'intérieur tu verras deux lions qui voudront te dévorer. En leur jetant à chacun un pain, ils se calmeront, tu te hâteras alors d'aller chercher l'eau de vie avant que sonnent douze coups, car à ce moment-là la porte se referme et tu te trouverais emprisonné. Le prince remercia avec effusion, prit la baguette et les pains et suivit sa route. Il arriva à destination et trouva tout comme le nain le lui avait prédit. La porte s'ouvrit au troisième, coup de baguette, et, après avoir apprivoisé les lions avec le pain, il pénétra dans le château. Il entra dans une grande, salle richement décorée où étaient assis des princes enchantés. Il retira leurs bagues de leurs doigts et prit un pain et un glaive qui se trouvait là. Il vit dans une autre salle une charmante princesse qui se réjouit à sa vue, l'embrassa et lui annonça qu'il avait détruit le sort qui pesait sur elle. Elle lui dit de revenir dans un an, qu'à cette époque leurs noces seraient célébrées et qu'il aurait son royaume. Elle lui indiqua l'endroit où se trouvait l'eau de vie et l'engagea à se hâter d'en puiser avant que les douze coups ne retentissent. Il alla plus loin et arriva enfin dans une chambre où il vit un lit de repos ; harassé de fatigue, il voulut s'y reposer un moment. Il s'y allongea et s'endormit ; onze heures trois quarts sonnaient quand il s'éveilla. Il se leva et se précipita vers la fontaine. À l'aide d'un gobelet qu'il y trouva, il puisa de l'eau et s'en retourna en hâte. Il atteignait la porte quand retentirent les douze coups, et celle-ci se referma avec une telle violence qu'elle lui emporta un morceau de talon. Mais, heureux de posséder l'eau bienfaisante, il prit le chemin du retour et repassa devant le nain. En voyant le glaive et le pain, celui-ci lui dit :- Tu as été heureusement inspiré en emportant cela : avec le glaive tu détruiras des armées, et le pain ne s'épuisera jamais. Cependant le prince ne voulait pas retourner près de son père sans, ses frères et dit :- Cher nain, ne pourrais-tu

m'apprendre où je trouverai mes frères ? Ils sont partis avant moi à la recherche de l'eau de vie : et ne sont pas revenus. - Ils sont pris entre deux montagnes, dit le nain, c'est moi qui leur avais jeté le sort à, cause de leur orgueil. Le prince le supplia tant qu'il les relâcha, mais le nain lui dit :- Méfie-toi d'eux, car leur cœur est mauvais. En voyant ses frères il éprouva une grande joie et leur rendit compte de son aventure :Il avait trouvé la fontaine avec l'eau de vie et en avait pris un gobelet - il avait conjuré le sort qui pesait sur une belle princesse qui attendrait un an pour l'épouser et lui donner un grand royaume. Ils s'en retournèrent tous les trois et arrivèrent dans un pays où sévissaient la guerre et la famine, et que son roi crut livré à l'extermination, tant la misère y était grande. Le prince se rendit auprès du souverain et lui remit le pain qui alimenta tout son royaume, et le glaive à l'aide, duquel il battit les armées ennemies. La paix et le bonheur rétablis, le prince reprit le pain et le glaive, et les trois frères continuèrent leur chemin. Mais ils traversèrent encore deux royaumes où régnaient également la guerre et la famine. A chacun des rois le prince confia le pain et le glaive, et sauva ainsi trois royaumes. Ils s'embarquèrent ensuite, et prirent la voie de mer. Pendant la traversée, les deux aînés se dirent entre eux que leur frère ayant trouvé l'eau de vie, leur père lui donnerait le royaume qui leur revenait. Ils ne purent en supporter la pensée et résolurent sa perte. Ils attendirent qu'il fût profondément endormi et enlevèrent l'eau vitale de sa gourde qu'ils remplirent d'eau de mer. Dès qu'ils furent rentrés à la maison, le jeune prince fit boire son père de son eau, mais quand il eut pris quelques gorgées de l'eau salée, le roi se trouva plus mal qu'auparavant. Les deux aînés survinrent tandis qu'il se lamentait. Ils accusèrent leur frère d'avoir tenté d'empoisonner le roi, disant qu'ils apportaient la véritable eau de vie qu'ils lui tendirent. Aussitôt qu'il en but, le roi sentit son mal se dissiper et il recouvra les forces de sa jeunesse. Les deux aînés se moquèrent de leur cadet et ils lui dirent :- Tu as, en effet, trouvé l'eau de vie, mais tu n'as eu que la peine, tandis que nous jouissons de la récompense ; tu aurais dû être plus avisé et plus vigilant : nous te l'avons prise, tandis que tu dormais durant la traversée. Dans un an, c'est l'un de nous qui ira chercher la belle princesse. Mais prends garde de rien révéler de ce que tu apprends ; notre père ne te croira pas d'ailleurs . De plus, si tu cherches à nous trahir, tu perdras la vie ; tu demeureras sauf si tu te tais. Cependant le,

vieux roi crut que son plus jeune fils avait voulu attenter à sa vie, et il lui en témoigna de la colère. Il convoqua son conseil qui émit l'avis de faire fusiller secrètement le jeune prince. Un serviteur du roi devait l'accompagner à la chasse et l'exécuter dans la forêt. Cependant, au moment décisif le prince fut surpris de l'air de tristesse de celui qui était chargé de la funèbre mission. - Qu'as-tu, lui demanda-t-il, pour paraître si triste ?- Je ne puis le dire, répondit le serviteur. - Parle, lui dit le prince, je te pardonne d'avance. - Hélas ! dit alors le domestique, je suis chargé de vous fusiller, le roi l'ordonne ainsi. Le prince tout consterné lui dit :- Brave, serviteur, je te donnerai ma tenue royale, donne-moi la tienne à la place. - Très volontiers, répondit l'autre ; je n'aurais quand même pas eu le courage de tirer sur vous. Ils échangèrent leurs vêtements, et le serviteur rentra au château tandis que le prince s'enfonça dans la forêt. Longtemps après arrivèrent chez le vieux roi trois voitures chargées d'or et de pierres précieuses pour être remises à son plus jeune, fils. C'étaient les trois rois dont les royaumes avaient été délivrés par son glaive et fécondés par son pain qui voulaient ainsi exprimer leur gratitude. Le vieux roi songea : " Mon fils serait-il innocent ? " et il dit à ses gens :- Ah ! s'il était encore en vie, que je regrette de l'avoir fait tuer !- Il vit encore, dit le serviteur ; je n'ai pu prendre sur moi de le tuer. Et il raconta au roi comment les choses s'étaient passées. Le cœur du vieux souverain fut soulagé d'un grand poids ; il fit publier partout que son fils pouvait rentrer et qu'il lui serait fait bon accueil. Cependant la princesse avait fait percer devant son palais une rue pavée d'or et de pierreries, et dit à ses gens que, celui qui pousserait son cheval au milieu de cette rue serait l'époux attendu et qu'il fallait lui permettre l'accès du palais, tandis qu'il fallait chasser ceux qui marcheraient sur le côté. Un peu moins d'un an après l'époque, où le jeune prince avait pénétré auprès de la belle princesse, l'aîné se mit en route afin de se donner pour son libérateur et obtenir sa main et son royaume. En voyant la précieuse route il se dit : " Ce serait grand dommage d'y mettre les pieds ", et il fit passer la bête sur le côté. Mais, arrivé devant la porte, les gens lui dirent de s'en retourner car il n'était pas l'époux attendu. Le second prince survint peu après, et il pensa comme, son aîné qu'il serait grand dommage de détériorer une si belle route ; il fit donc également passer son cheval sur le côté. Lui aussi, en se présentant au palais, vit les gens de la princesse lui déclarer qu'il n'était nullement

l'époux attendu, et il fut prié de, s'en retourner. Quand l'année fut tout à fait écoulée, le, troisième sortit du bois pour se rendre auprès de sa bien-aimée. Il ne songeait qu'à elle, à l'idée de se trouver auprès d'elle, et, dans sa distraction, il ne vit pas le somptueux pavage de la rue. Il laissa donc son cheval galoper au beau milieu de la voie et trouva la porte grande ouverte. La princesse le reçut avec transport, le déclarant son sauveur et le, maître de son royaume. Après que les noces eurent été célébrées en grande pompe, elle lui apprit que son père l'avait mandé auprès de lui et lui avait pardonné. Il se rendit donc auprès du vieux roi et lui raconta comment ses frères l'avaient trahi et qu'il s'était tu. Le roi voulut les châtier, mais ils s'étaient déjà embarqués et ne reparurent jamais plus.

## Entretien avec Olivier Py

«Montrez que l'homme est changé par la parole. 1...] Montrez encore sur la scène l'homme sauvé par une parole», écrit Olivier Py dans son *Épître aux jeunes acteurs*. C'est bien la force de son théâtre que de ceindre par les mots les zones obscures de la conscience, que d'enlacer de sa prose épique les grands combats contemporains pour aiguïser ce désir trop souvent paresseux de penser le monde. *La Jeune fille, le Diable et le Moulin* et *L'Eau de la vie* sont les deux pièces qu'il a écrites et mises en scène pour les enfants. Une expérience qui touche une forme de «théâtre pur».

### ***Que pensez-vous du théâtre pour le jeune public ?***

J'adhère à l'idée d'un théâtre pour la jeunesse – ce qui n'empêche pas qu'on amène les enfants aux spectacles faits pour les adultes. On peut essayer de faire un théâtre pour les enfants, qui s'adresse aussi aux adultes. Ce qui est beau à voir, c'est un public d'enfants, plus divisés que quand il s'agit d'adultes. On voit très bien ceux que le théâtre indiffère et ceux que le théâtre intéresse. C'est trans-social, ça n'a rien à voir avec le milieu d'origine. Et l'on n'y peut rien.

Pour les acteurs, jouer pour le jeune public est une expérience totalement différente. Car cette démarche est en dehors du milieu théâtral, quasiment ignorée par la presse. Peu à peu, ils prennent plaisir à cette liberté de théâtre pur, de paradis perdu, de théâtre pour le théâtre. Ils font face à un vrai risque – plaire ou déplaire. Les enfants sont des juges terribles. Les conditions de diffusion, avec notamment les matinées et souvent plusieurs séances par jour, sont rudes pour les comédiens. Mais tous ont été transformés par cette expérience.

### ***Les récits traditionnels restent-ils d'actualité ?***

La réception des deux spectacles pour jeunes publics que j'ai réalisés a confirmé mon intuition que, chez les enfants, les références artistiques ne fonctionnent pas.



Mettre en scène des princes et des princesses dragons... reste le chemin le plus court pour atteindre leur âme. En dépit des images proposées par les technologies, ils n'ont pas perdu les mythes référentiels et le substrat médiéval, qui contient les notions du christianisme (le bien, le mal, le paradis, les saints, l'âme, la foi) ne leur pose pas de problème. C'est étonnant. Toutefois, je sens que nous arrivons à l'achèvement de cette époque : les mythes fondateurs semblent disparaître de notre horizon. Une fiction sans référents culturels se développe. Cette évolution me paraît grave, parce que je ne peux concevoir un accès naïf à la fiction, sans référence à rien.

### ***Et vos contacts avec le monde de la pédagogie ?***

J'ai suivi la tournée et j'ai rencontré des professeurs; formidables. Comme j'ai la chance que les textes soient parus à L'école des loisirs, les élèves ont préparé leur venue au théâtre. C'est bien. On aime bien les histoires qu'on connaît. Cela n'atténue pas les chocs et procure plus de jouissance.

**Olivier Py a adapté deux contes de Grimm : *La Jeune Fille, le Diable et le Moulin* (en 1993, pour le centre dramatique Heyoka, puis en 1999) et *L'Eau de la vie* (en 1999, pour un diptyque Grimm, dont les deux volets étaient donnés en alternance sous un chapiteau). À travers l'histoire d'un homme berné par le Diable et celle d'un père en conflit avec ses trois fils, l'auteur cherche à mettre en avant la violence et non pas le merveilleux.**

### ***Pourquoi avoir travaillé pour le jeune public?***

Je n'avais jamais pensé à écrire pour le jeune public. Heyoka m'a commandé un texte parce que mon esthétique joue avec l'enfantin, la comptine, la musique de l'absurde... La commande était libre. Je me suis souvenu des contes de Grimm, étant toujours fasciné par les frères Grimm. Leurs oeuvres sont indispensables à la compréhension du romantisme. Ces contes ne sont pas très connus, pas déformés par une imagerie. (Ce n'est pas *Blanche Neige* ! Et je ne voulais pas d'histoires avec

des animaux, car je ne saurais pas les mettre en scène.) Cela me permet de proposer mes propres images. Et, avec ces contes-là, on est sûr d'éviter toute mièvrerie. La dramaturgie des Grimm est imparable. Elle marche à tous les coups, elle a toujours marché. Leur écriture, c'est du synopsis, pas développé, sans style. C'est fou ce que ces auteurs étaient discrets! J'ai repris un premier récit, puis plus tard un second avec une grande liberté.

### ***Y a-t-il, pour vous, des règles de l'écriture du théâtre pour enfants?***<sup>2</sup>

Je ne sais pas en quoi ces règles consisteraient mais j'ai appliqué quelques principes : la concision, la simplicité, un ressort dramatique et une action où l'on change de scène, d'espace et de personnages toutes les deux minutes. La ligne dramatique doit être évidente, mais, en même temps, je pense que les enfants sont moins gênés par ce qu'ils ne comprennent pas que les adultes — que cela rend méchants. La musique, enfin, aide beaucoup. Les enfants sont bercés par la présence musicale et ils écoutent moins quand elle n'est pas là. Il faut avoir le verbe haut d'une manière simple. Ce que j'exprime parfois de façon complexe, je le dis là de façon extrêmement simple.

### ***Comment avez-vous adapté les deux contes?***

A l'opposé de Walt Disney. Pourtant, je sais que suis paradoxal parce que je trouve *Le Roi Lion* ou *Tarzan* très audacieux ou, pour revenir à Grimm, *Blanche Neige*, un film très violent, avec des cadavres, des squelettes et de l'érotisme. Donc, à l'opposé de ces styles parce que les enfants sont cernés par eux et que c'est assez effrayant. Chaque conte, qui n'est qu'un récit recueilli au plus près des anciens manuscrits ou d'une source orale, ne dépasse pas une ou deux pages. C'est une trame sèche, sans dialogue. Il faut donner de la chair au texte. Avec *La Jeune Fille, le Diable et le Moulin*, j'ai fait une adaptation pour cinq acteurs. Le fait que le père coupe les mains de sa fille permet de parler de violence d'une manière forte. A la fin, les

---

<sup>2</sup> Voir dossier pédagogique de *I23* à propos de l'écriture pour le jeune public

mains repoussent. J'ai gardé cela, car le spectateur ne repart pas désespéré. Le happy end, c'est plus subversif, finalement. La cruauté a beaucoup intéressé les enfants. *L'Eau de la vie* est un spectacle qui a été un peu moins réussi, mais auquel je suis très attaché ; le conte est très beau ; c'est une scène primitive, un Shakespeare en miniature. Là, je voulais un spectacle où il n'y ait que des garçons. Il y a un beau schéma psychologique sur la violence à laquelle échappe le cadet qui aime son père. A partir de là, j'ai «bidouillé », mais peut-être est-ce resté un peu trop complexe.

### ***Qu'avez-vous voulu faire passer ?***

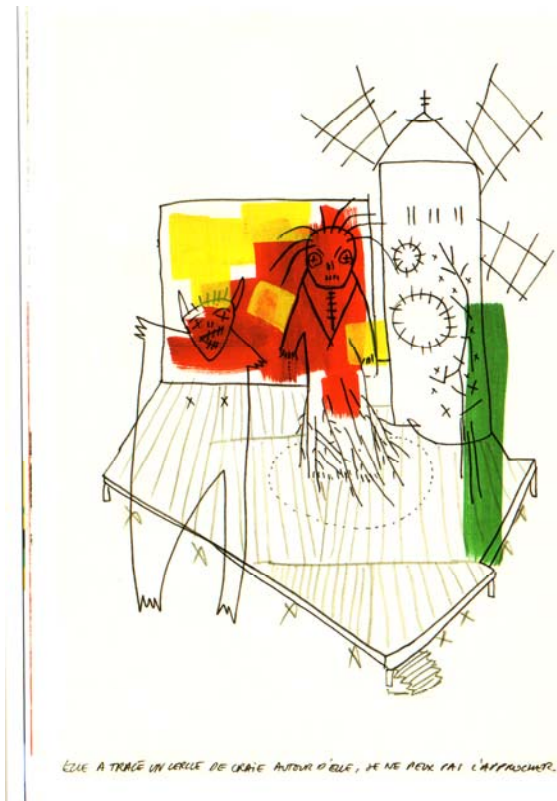
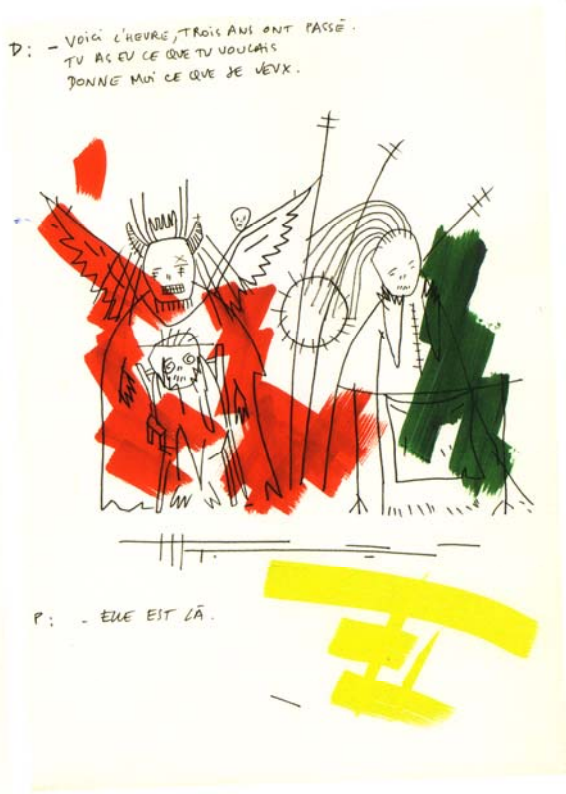
A partir de deux fables philosophiques, j'ai voulu parler de la violence, de la mort, du désir. L'érotisme, il n'y a que ça qui les intéresse! Qu'est-ce que la peur? Qu'est-ce que le désir? Ce sont les thèmes essentiels. Il n'y en a pas d'autres. Les enfants cherchent des réponses à la violence, pour faire l'économie de la violence. Il y a eu des représentations très tendues, avec des publics déchaînés. Ce type de théâtre permet de faire un test incomparable sur l'état psychologique de l'endroit où l'on joue. Dans les beaux quartiers, les enfants sont sages. Ceux qui vivent dans un monde violent réagissent avec des pulsions de catharsis agressives.

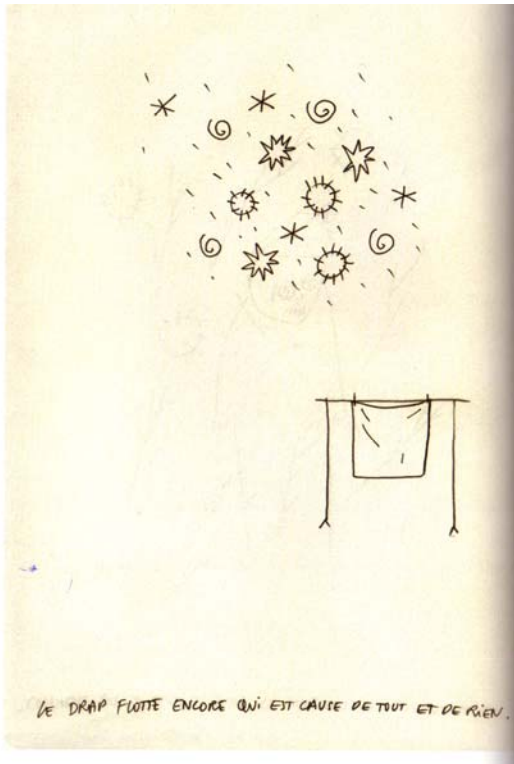
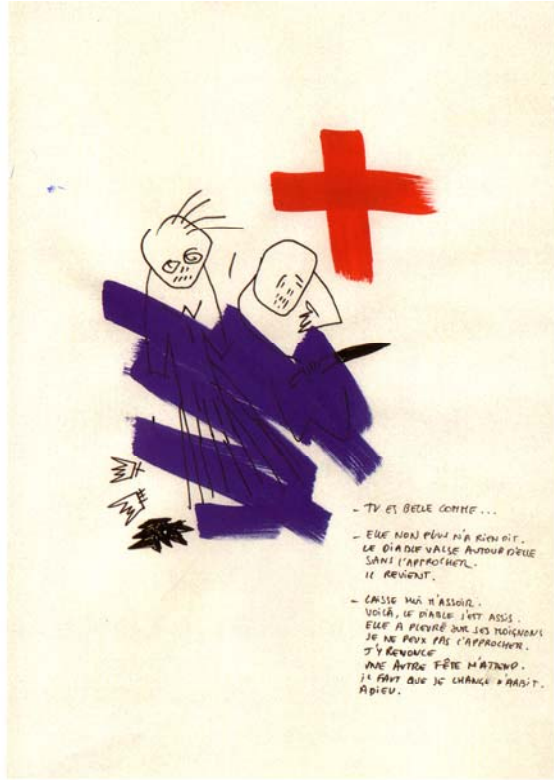
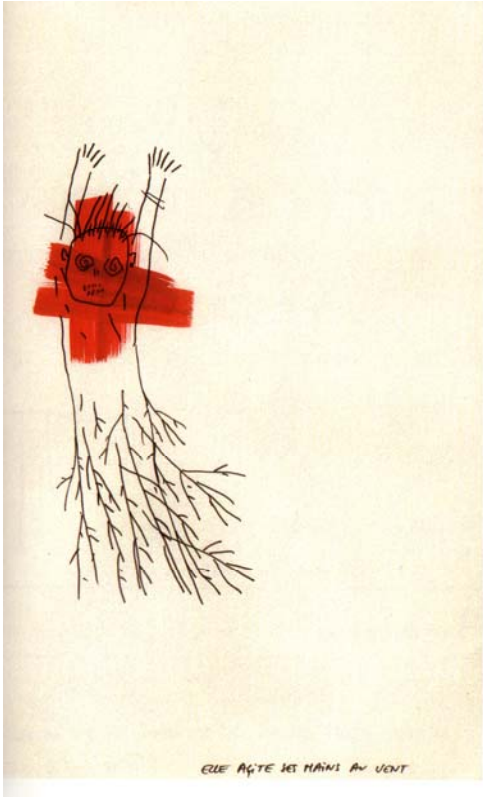
### ***Comment la mise en scène a-t-elle traduit l'écriture ?***

Pour la première mise en scène de *La Jeune Fille, le Diable et le Moulin*, j'avais fait une concession aux habitudes du théâtre pour enfants : un dispositif frontal. J'ai voulu reprendre le spectacle dans un dispositif circulaire, sous un chapiteau. J'ai fait une mise en scène dynamique et violente. C'est la première fois que je travaillais sur un ring, je veux dire avec du public sur quatre côtés. C'était expérimental pour moi, et très amusant. On a voulu provoquer un plaisir spectaculaire avec une sorte de jeu de construction, qui se fait et se défait à volonté.

**Synopsis de *La Jeune fille, le Diable et le Moulin***  
**et**  
**Manuscrit et dessins d'Olivier Py pour *La Jeune fille, le Diable et le***  
***Moulin***

Le père est pauvre et bien fatigué. Dans la forêt, il rencontre un homme qui lui promet la richesse s'il accepte de donner dans trois ans ce qui se trouve derrière son moulin. Il accepte. Il a tort. Cet homme, c'était le diable et derrière le moulin, il y avait sa fille. Le jour prévu, le démon apparaît pour réclamer son dû. Pourtant, dans sa détresse, la jeune fille a tant versé de larmes sur ses mains, qu'il ne peut l'approcher. Le diable ordonne au père de les lui couper, mais elle continue de pleurer sur ses poignets tranchés, les rendants si propres et purs, qu'il doit finalement abandonner sa proie. La jeune fille, désespérée, décide alors de prendre la route et finit par se perdre au milieu d'un verger. C'est là qu'une nuit, le prince du royaume la découvre. Il en tombe aussitôt éperdument amoureux et décide de l'épouser. Les mois passent. La jeune fille devenue princesse tombe enceinte alors que son époux doit partir à la guerre. À la naissance de l'enfant, le jardinier du royaume écrit une lettre au prince pour l'en avertir. Mais le messager, qui n'est autre que le diable, rapporte une missive où le prince donne l'ordre de tuer l'enfant. Ne pouvant s'y résoudre, le jardinier envoie la princesse et son fils se cacher au cœur de la forêt. Quant au retour de la guerre, la vérité est découverte, le prince part à leur recherche. Il lui faudra 7 ans pour retrouver sa femme dont les mains ont repoussé durant la longue nuit de l'attente.





**PHOTOS DE LA MISE EN SCENE  
DE LA JEUNE FILLE, LE DIABLE ET LE MOULIN**







***La Jeune Fille, le diable et le moulin***

**Chanson des noms du Diable**

On m'a donné bien des noms  
On m'a donné bien des noms de démon  
*(bis)*

Bruit d'orage, le sauvage  
Poids de rien, le vaurien  
Roi de ruse qui abuse  
Mord la foi qui aboie  
OEil de trou aux poils roux

On m'a donné bien des noms  
On m'a donné bien des noms de démon  
*(bis)*

Bruit d'orage, le sauvage  
Poids de rien, le vaurien  
Roi de ruse qui abuse  
Mord la foi qui aboie  
OEil de trou aux poils roux  
Méphisto en sabots Belzébuth  
fils de Ruth Lucifer roi de  
l'enfer Léviathan, le grand  
Satan Satanas, l'As de l'Hélas  
Méphistophélès fils de l'Hadès

On m'a donné bien des noms  
On m'a donné bien des noms de démon  
*(bis)*

Bruit d'orage, le sauvage  
Poids de rien, le vaurien  
Roi de ruse qui abuse  
Mord la foi qui aboie  
OEil de trou aux poils roux  
Méphisto en sabots  
Belzébuth fils de Ruth  
Lucifer roi de l'Enfer  
Léviathan, le grand Satan  
Satanas, l'As de l'Hélas  
Méphistophélès fils de l'Hadès  
Ange déchu, pieds fourchus Le  
bel ange de la fange  
Premier né des damnés  
Le Cornu, le Mal nu  
Le Malin sans destin  
Le Barbare du Tartare  
Tentateur de malheur ''  
Imprécateur, corrupteur  
Occulte catapulte  
Joueur de flûte dans la chute  
Goutte à goutte distille le doute  
Avale qui pue tueur repus  
Pousse au crime dans les rimes  
On m'a donné bien des noms  
On m'a donné bien des noms de démon  
*(bis)*